

ZOE SUGG
AMY McCULLOCH



THE
MAGPIE
SOCIETY

La Martinière **j.**
FICTION

THE
MAGPIE
SOCIETY

De Zoe Sugg
aux éditions de La Martinière Jeunesse :

Girl Online – tome 1

2015

Girl Online en tournée – tome 2

2016

Girl Online joue solo – tome 3

2017

Amy McCULLOCH
Zoe SUGG

THE
MAGPIE
SOCIETY

Traduit de l'Anglais (États-Unis)
par Christophe ROSSON

La Martinière **j.**
FICTION

Édition originale publiée en 2020
sous le titre *The Magpie Society : One For Sorrow*
par Penguin Books, Ltd, Londres.
© Tiger Tales Limited and Zoe Sugg, 2020

Pour la traduction française :
© 2020, La Martinière Jeunesse,
une marque des Éditions de La Martinière,
57, rue Gaston Tessier, 75019 Paris
ISBN : 978-2-7324-9538-5

Conforme à la loi n°49-956 du 16 juillet 1949
sur les publications destinées à la jeunesse.

www.lamartinierejeunesse.fr
www.lamartinieregroupe.com

PROLOGUE

LA NUIT OÙ ELLE EST MORTE, on avait tous coupé nos portables.

Les flics ne nous ont pas crus.

Les jeunes sont tout le temps scotchés à ces trucs, ont-ils affirmé. Vous voudriez nous faire croire que vous n'étiez pas sur Snap-machin ou Insta-truc pendant cette fiesta ? Qu'aucun d'entre vous n'a pris un selfie ni tourné de vidéo ?

On leur a tous répondu la même chose : *C'est vrai.*

Ils ont quand même inspecté nos téléphones. Nos archives sur le cloud. Mais il n'y avait rien à trouver.

Sur place, les enquêteurs ont découvert un bout de papier. Un lambeau arraché à une affiche qu'on avait agrafée au portillon donnant sur la plage. En grosses lettres, ça disait :

PAS DE TÉLÉPHONES, PAS DE PHOTOS,

PAS DE RÉSEAUX SOCIAUX, PAS D'EXCEPTIONS !

Comme si on avait eu besoin qu'on nous le rappelle. C'est justement ce qu'on cherchait ce soir-là : se

déconnecter. Faire la fête sans laisser de traces, danser toute la nuit dans le plus agréable des anonymats, se faire des souvenirs qu'aucune photo ou vidéo ne pourrait confirmer ou infirmer. Personne n'a enfreint les règles. Personne n'en avait envie. Et on aurait tous repéré illico la lueur d'un écran, l'éclat de l'objectif d'un appareil photo.

Dans notre groupe, certains n'hésitaient pas à enfreindre les règles, si nécessaire. Mais celles de notre fête de fin d'année ? Ça, personne n'aurait osé.

Le policier qui nous a interrogés un par un roulait des yeux. *Vous voulez dire que tout le monde a obéi à ces règles ? Moi, je ne marche pas.*

Sauf qu'on n'avait rien à lui montrer. C'était la vérité. Du coup, il nous a demandé de tout lui raconter.

La plage était bondée, ce soir-là. Les flammes du feu de camp montaient au ciel. Parfois, des étincelles vertes s'échappaient des bûches qui brûlaient à cause du sel marin. On dansait, nos ombres s'étiraient sur les falaises de craie qui dominaient cette baie en fer à cheval. On aurait dit que les parois elles-mêmes bougeaient. Des vagues s'écrasaient au loin, la marée basse avait jonché le sable d'algues et de coquillages. La nuit était chaude, une nouvelle canicule frappait la Grande-Bretagne.

Et donc nous étions tous là. Sans nos uniformes, difficile de nous distinguer. Quelle ironie, n'est-ce pas ? L'uniforme censé gommer les différences était devenu une toile vierge sur laquelle chacun pouvait

peindre son individualité. Là, dans nos vêtements normaux, on ressemblait à des ados normaux. Mais les apparences sont trompeuses.

On était des élèves d'Illumen Hall.

Voilà en quoi cette fête n'était pas comme les autres. Le reste de l'année, les élèves des écoles voisines se pressaient à nos soirées : celle de Samain était mythique, et si vous loupiez notre Festivus Extravaganza de Noël, vous pouviez dire adieu à toute forme de vie sociale.

La *beach party* de fin d'année, en revanche, c'était juste entre nous. On passait toute l'année ensemble au pensionnat et, qu'on le vive bien ou non, les grandes vacances nous rendaient tous mélancoliques. Vous pouviez toujours essayer de résister, si vous étiez l'un des six cents privilégiés à avoir intégré Illumen Hall, vous faisiez partie intégrante de sa structure. Les grandes vacances étaient un déchirement, deux mois d'une séparation forcée. Cette fête nous permettait de resserrer encore les liens. Un dernier souvenir pour cimenter les amitiés.

L'odeur du charbon flottait dans l'air, les bûches crépitaient et craquaient sous la chaleur, projetant de minuscules braises dans le ciel qui s'assombrissait à toute vitesse. Avec les basses de la musique et les corps en mouvement, l'atmosphère était enivrante – et les litres d'alcool qu'on s'envoyait n'arrangeaient rien.

La marée revenait en douce au fil des heures et bientôt la baie n'a quasiment plus été accessible que par les marches taillées dans la falaise. Une splendeur : nous, le sable, les vagues et le feu.

Un cri glaçant a couvert la musique. La foule de danseurs s'est figée. Puis très vite, une onde de panique s'est diffusée. Et les cris se poursuivaient. La musique s'est arrêtée, nous avons tous foncé vers la mer.

Ça venait du rivage. Une silhouette plantée au bord de l'eau. Le soleil avait disparu à l'horizon mais il restait juste assez de lumière naturelle pour qu'on voie.

Un corps de fille sur le sable, la plante des pieds léchée par les vagues. Elle était allongée sur le ventre mais la tête tournée de côté, ses lèvres d'un bleu peu naturel.

Teint pâle, lèvres bleues, cheveux emmêlés, membres tordus.

Et entre ses épaules, un tatouage de pie très détaillé. Les ailes étirées de sorte que la pointe des plumes, aussi acérées que des poignards, passait par-dessus ses épaules pour épouser ses clavicules. Les plumes rectrices, elles, disparaissaient sous le haut de la fille.

Une voix. « Que quelqu'un aille en ville appeler la police. Elle est morte. »

CHAPITRE UN

Audrey

Y A-T-IL PIRE SITUATION que de changer d'école ?

Il semblerait que oui. Découvrir sa nouvelle école avec des trombes d'eau et un vent digne d'un ouragan, déjà. En quelques mois à peine, je passe d'un lycée douillet sous le soleil de Géorgie à une espèce de Poudlard du pauvre situé sur une péninsule isolée quelque part dans le sud de l'Angleterre – avec la pire météo que j'aie vue de ma vie. Les essuie-glaces de la Mercedes de papa se déchaînent, le moteur tourne toujours, et mon cœur fait autant de bruit.

– Pas de blague, Audrey, me dit papa sans tourner la tête.

Pas de blague, c'est lourd de sens... Le message est ultra clair : *Ne gâche pas tout, n'aggrave pas les choses, encore deux ans et tu ne seras plus sous notre responsabilité, nous pourrons nous laver les mains de ton cas une bonne fois pour toutes.* Naturellement, il ne dit rien de tout ça. C'est sous-entendu dans la crispation de ses épaules,

et le fait que maman ait préféré filer avec Jason, mon petit frère, dans le sud de la France. Edison, mon frère aîné, est à la fac à New Haven – aucune aide à attendre de ce côté-là non plus.

Je ne lui réponds pas. Au lieu de ça, j’inspire à fond et je regarde par la vitre. Illumen Hall faisait vieillot sur le site web mais en vrai, j’ai l’impression d’être transportée dans un autre siècle.

Au Moyen Âge. Je m’attends presque à voir les têtes des cancre décapités embrochées entre les tours, façon *Game of Thrones*. Il n’empêche, je préférerais affronter la colère des Lannister plutôt que rester une seconde de plus dans cette voiture avec mon père. Alors j’ouvre la portière et je m’élançe sous l’orage, mon sac Chanel serré contre ma poitrine.

Papa me crie quelque chose mais le vent emporte ses mots.

Je fais une entrée spectaculaire en poussant la porte de l’école bien trop fort alors qu’elle s’ouvre en douceur. Je trébuche, manque tomber, et me voilà toute dégoulinante sur le parquet ciré d’Illumen Hall.

Le bâtiment absorbe presque entièrement les bruits de l’orage tandis que les portes se referment lentement derrière moi ; ce silence est troublant. Je lève lentement les yeux et j’essaie d’enregistrer chaque détail. Mon regard s’arrête sur un énorme portrait : une femme imposante vêtue d’une robe en soie émeraude. Elle toise la porte comme si elle jugeait tous ceux qui la franchissent. Je me sens minuscule – ce qui est surprenant, d’autant plus que j’ai l’habitude de dominer tout le monde du haut de mon mètre quatre-vingts.

– Intimidant, n'est-ce pas ?

Je pivote sur moi-même pour me retrouver face à une femme vêtue d'un tailleur rose pâle élégant et d'escarpins à talons bas assortis. Je hausse les sourcils.

– Ouaaais...

Mon accent traînant du Sud résonne dans le hall désert. *Argh*. Je ne suis pas à ma place ici, ça se voit et ça *s'entend*.

– Vous devez être mademoiselle Wagner ?

– Ah, euh, juste Audrey, je lui dis.

Elle esquisse un sourire crispé – les familiarités ne semblent pas être son truc.

– Je suis Mme Abbott, la directrice d'Illumen Hall.

Elle me tend la main, je la lui serre mollement.

– Je vous ai vue arriver avec votre père ; navrée de ne pas être sortie à votre rencontre mais...

Avec un haussement d'épaules, elle montre la flaque à mes pieds.

– Vos affaires vous ont précédée, je vous conduis à votre chambre.

Je hausse un sourcil. L'entreprise de mon père est une grosse boîte, mais de là à ce que la directrice m'offre une visite guidée ?

– Où sont les autres ? je l'interroge.

– La plupart des élèves n'arriveront que ce soir. Certains, dont vous faites partie, ont reçu une dérogation spéciale pour une rentrée anticipée.

Elle se met en route avant même d'avoir achevé sa phrase et je lui emboîte le pas. Mes tongs font des bruits de ventouse sur le parquet. Je me cogne la hanche à la rampe et retiens de justesse un juron. Pas

envie de passer pour l'Américaine grossière et godiche aux yeux de Mme Abbott. Je ne suis pas comme ça d'habitude, mais ici je ne peux pas m'empêcher d'admirer l'immense plafond de pierre taillée, ou les tableaux démesurés qui recouvrent presque entièrement les murs. Je n'ai jamais connu d'endroit de la sorte qui ne soit pas un musée ou une galerie.

– Nous vous avons installée dans la résidence Helios, indique Mme Abbott en s'engageant dans l'escalier. Vous partagerez une chambre avec l'une de nos meilleures élèves, Mlle Moore-Zhang. N'hésitez pas à lui poser toutes les questions que vous souhaitez. Elle vous fera également visiter l'établissement, quand vous aurez pris vos marques.

J'inspire à fond. J'espère franchement qu'on va s'entendre, avec ma nouvelle coloc. Ici, j'ai envie de repartir de zéro : nouveau pays, nouvelle école, nouveaux amis. Brendan, mon ex, s'est marré quand il a appris que je partagerai ma chambre. *Toi ? Princesse Audrey ?* Un rappel efficace des raisons pour lesquelles nous nous sommes séparés...

On passe dans un couloir du premier étage où il nous faut enjamber un gros tas de gravats. Mme Abbott scrute un trou béant dans le plafond et peste.

Puis elle se tourne vers moi et remarque ma mine inquiète.

– Nous avons fait des travaux cet été, et on m'a *promis* que tout serait terminé d'ici demain.

Elle a prononcé la fin de sa phrase un peu plus haut. Il me semble capter un grognement en guise de réponse provenant du plafond. Je me demande si

Mme Abbott pense que je vais tout raconter à mon père. *Et puis quoi, encore.*

Je suis la directrice dans le couloir en veillant à protéger mon sac de la poussière.

– Avez-vous votre carte de scolarité sur vous ? me demande-t-elle tandis qu'on s'arrête devant une double porte.

– Ah, euh...

Je fouille mon sac. Je sais bien que je l'ai fourré quelque part, ce maudit passe. Format carte de crédit, il est censé m'ouvrir toutes les portes de l'école – y compris celle de ma chambre.

Mme Abbott patiente quelques secondes et, quand je commence à paniquer, elle pousse un minuscule soupir d'agacement. Puis elle sort son propre passe et nous ouvre la porte.

– Tâchez de prendre grand soin de votre carte – sans elle, vous aurez du mal à vous déplacer chez nous.

– Je l'ai ! je glapis enfin.

Il était calé entre un poudrier et le boîtier de mes AirPods. Je le range dans la poche avant de mon sac en m'assurant que Mme Abbott me voit faire.

Puis on passe devant ce qui ressemble à un ensemble de casiers pour le courrier protégés par une vitrine. Je repère mon nom écrit sur un emplacement.

Puis nous nous arrêtons devant la chambre numéro 7.

– Nous y voilà. Désolée de ne pouvoir rester davantage – comme vous le voyez, il reste encore plus d'un détail à régler avant le grand chambardement

de demain. Je suis certaine que Mlle Moore-Zhang ne va pas tarder. En attendant, installez-vous donc, défaites vos valises. Ah, et mademoiselle Wagner... bienvenue à Illumen Hall.

– Merci, je lui réponds.

Un bon milliard de questions se bousculent dans ma tête mais Mme Abbott s'en va avant que je les lui pose. Alors j'inspire à fond, je prends mon courage à deux mains et j'ouvre la porte.

Je remarque tout de suite la baie vitrée face à la porte, encadrée de voiles blancs et de gros rideaux en velours marron. Et juste devant, une banquette tapissée de satin vert forêt. Le coin lecture parfait – même moi je risque bien d'y succomber à l'occasion. Malgré le sale temps, je devine que la chambre doit être très lumineuse quand il fait beau. Les murs sont lambrissés de bois couleur brun-rouge, il y a un lit simple de chaque côté de la pièce ainsi que deux penderies, bureaux et commodes identiques. Comme si on avait installé un miroir au milieu de la chambre.

Certaines lattes du plancher sont un peu écartées, ça grince, mais un bon tapis devrait arranger tout ça. Avec quelques photos pour donner un peu de chaleur au bois, plus quelques bibelots par-ci par-là... ça ne devrait pas être si mal. Je sors mon portable pour envoyer une photo à Lydia, ma meilleure amie aux États-Unis. Elle est dingue de tout ce qui touche au design d'intérieur et elle aura sûrement des tas de conseils pour égayer cet endroit.

Mes cartons et mes valises attendent dans le couloir et je ne suis pas pressée de les rentrer. La première

chose que je sors, pourtant, c'est l'uniforme de l'école, repassé et rangé dans la housse du teinturier. J'ouvre la fermeture Éclair et détaille ma nouvelle tenue – celle qui m'accompagnera pour le reste de l'année. Blazer de laine bleu marine avec boutons en or en forme d'étoiles. Jupe plissée assortie avec coutures de fil d'or. Plutôt pas mal.

Tout à coup, je sursaute lorsqu'une voix retentit derrière moi.

– Ne te mets pas trop à l'aise ici. Cette chambre est maudite.

CHAPITRE DEUX

Ivy

– **CETTE CHAMBRE EST MAUDITE**, je déclare en contournant l’asperge blonde qui me bloque l’entrée.

Une nouvelle. Genre frêle et fragile.

Sois gentille. Les paroles de maman résonnent dans mes oreilles. L’atroce accident de Lola au début de l’été rend déjà cette nouvelle année assez pénible comme ça. Si en plus il me faut être sympa avec la fille qui m’oblige à renoncer à mon intimité...

D’autant que tout chez elle me fait dire qu’on ne va pas s’entendre. Elle a un Smartphone XXL avec coque rose en peluche dans une main, et un sac haute couture à l’épaule. Malgré la pluie glacée qui tombe dehors, elle est en *tongs*. Je n’aime pas juger les gens avant de leur avoir parlé mais là, quand même...

Elle se retourne au son de ma voix, ses grands yeux bleus en mode lapin dans les phares.

– Oh mon Dieu, tu m’as fait peur ! Salut, moi c’est Audrey !

De mieux en mieux. Une Américaine.

Elle accroche sa housse au dos de la porte et me tend les bras avec un sourire qui révèle sa dentition impeccable.

– Trop contente de te rencontrer ! dit-elle.

J’esquive l’accolade.

– Oh là... pas si vite, je marmonne.

Sans relever sa mine peinée, je pose ma sacoche en cuir sur un des lits. Le meilleur des deux, celui avec matelas neuf et vue sur la baie vitrée – le genre de détails qu’on ne connaît qu’à condition d’avoir étudié les lieux à fond.

– Je prends ce côté, j’annonce.

Ça doit sembler évident, mais avec cette fille je préfère préciser.

Elle hausse les épaules, récupère sa housse et la pose sur l’autre lit. Elle s’assoit à côté et les ressorts antédiluviens grincent. Je me demande de quelle remise poussiéreuse ils l’ont sorti, ce lit. Tout ça pour transformer une chambre seule spacieuse en chambre double exigüe.

– Tu dois être ma nouvelle coloc, dit la fille.

– Je suis éblouie par tes facultés de déduction, je réplique de ma voix la plus snob. Moi, c’est Ivy.

Elle fronce les sourcils, se tripote un ongle verni de rose pâle. Je lui tourne le dos et fais semblant de m’intéresser au contenu de mon sac. Mais malgré moi, une pointe de regret m’envahit. Elle n’y est pour rien, cette fille, si je suis d’humeur mas-sacrante. Enfin, si, plus ou moins. Mais elle n’en sait rien.

J'attends cette rentrée depuis la première nuit que j'ai passée dans cet établissement à scruter le plafond en écoutant les autres filles du dortoir s'agiter et ronfler dans leurs lits. Parce que enfin, *enfin*, j'allais avoir ma propre chambre. J'ai travaillé au corps l'intendante de la résidence, sans rien laisser au hasard. J'ai fait de mon mieux pour être la seule élève de première d'Helios à avoir le droit à une chambre particulière. Quand on m'a confirmé, en fin d'année dernière, que j'avais gagné ce privilège, ç'a été le plus beau des trophées.

Parce qu'Illumen Hall, c'est chez moi. Bien plus que le minuscule appartement en HLM de ma mère. Et que pour la première fois de ma vie, je n'allais plus être obligée de partager ce chez-moi avec qui que ce soit. J'allais avoir mon propre espace : l'ancienne chambre de Lola. J'en rêvais depuis toujours et j'espérais que, comme Lola n'était plus là, cette chambre m'aiderait à me sentir proche d'elle.

Jusqu'au jour où Mme Abbott m'a demandé de bien vouloir partager cet espace avec Audrey Wagner. L'Américaine.

Ce n'était pas vraiment une requête, mais un ordre. Et quand Mme Abbott ordonne, on obéit.

– Depuis quand tu es à Illumen Hall ? me demande la nouvelle alors que je lui tourne toujours le dos.

Je souffle fort par le nez sans cesser de vider mon sac. Je ne réponds pas, ce qui ne l'empêche pas de continuer. *Elle est bouchée, ou quoi ?*

– Je me demande comment vous faites pour vivre dans un endroit pareil. On se croirait dans un musée, sérieux.

Son accent du sud des États-Unis m'horripile mais elle a piqué ma curiosité. Alors je me retourne pour lui faire face.

Elle pose son sac hors de prix sur son lit et me sourit comme si elle tenait à me montrer ses trente-deux dents. Des dents hyper bien alignées et d'une blancheur presque scintillante ; j'en suis légèrement jalouse. Ses yeux bleus m'évoquent ceux des poupées de porcelaine. Quant à ses cheveux, même relâchés et trempés par la pluie, ils sont ondulés comme si elle revenait d'une journée à la plage et lui donnent une allure bohème.

Cette fille dégage innocence et sincérité. Le fameux charme sudiste ? Je me reprends. Pas besoin d'être copine avec elle. Cela dit, l'histoire d'Illumen Hall est l'un de mes sujets préférés. C'est plus fort que moi, je déclare :

– Cette partie de l'établissement est assez récente, en fait. Elle date de la période victorienne, je crois.

L'autre en reste bouche bée.

– Hein ? Mais ça fait genre cent ans, non ?

Je lève les yeux au ciel.

– Si tu veux de l'ancien... on a un bâtiment qui date de 1487.

– Tu es sérieuse ? À Savannah – d'où je viens –, on a quelques bâtiments qui datent du dix-neuvième, et ils sont considérés comme des putains de vieilleries.

Je réprime un sourire. Peut-être pas aussi douce et innocente que ça, après tout.

Je me lève brusquement. Je suis venue m'attribuer un lit, et c'est réglé. J'ai trop de choses à faire cette

année, trop de projets et, côté amitié, j'ai ce qu'il faut avec Harriet, Tom, Max et Teddy. Pas besoin de plus. Cette fille a déjà pourri mon année par sa seule présence, je ne tiens pas à me lier avec elle. En ce qui me concerne, on va juste partager une chambre et tâcher d'être courtoises l'une envers l'autre. Malheureusement, elle se lève sitôt que je me dirige vers la porte.

– Bon, ben, tu pourrais peut-être me faire visiter ? Tu as l'air de connaître un tas de trucs sur les lieux. Et je te promets que je serai une super-coloc. Déjà, je suis la reine des s'mores, il me suffit d'une bougie, d'une fourchette et...

– C'est quoi, les *s'mores* ? je la coupe, les sourcils froncés.

Je sais *parfaitement* ce que c'est, bien entendu.

– Oh, vous ne connaissez pas, ici ? C'est trop bon : de la guimauve et du chocolat grillés entre deux biscuits Graham...

– Deux biscuits quoi ?

C'est trop facile.

L'autre bredouille :

– Ben, euh, comme un genre de cookie, quoi.

Un sourcil arqué, j'attends qu'elle poursuive.

Elle voûte les épaules.

– Ça non plus, vous n'en avez pas ?

Je fais non de la tête.

– Mais c'est tout à fait le genre de compétence qui t'aidera à t'intégrer ici, je répons, ma voix débordant de sarcasme.

– Tu es trop drôle, me renvoie la fille, les yeux plissés.

Nos sens de l'humour m'ont l'air bien incompatibles. La conversation devient gênante, même pour moi.

Cette fille ne sait visiblement pas à quoi elle s'expose. Mme Abbott m'a demandé de l'héberger croyant que je la prendrais sous mon aile et l'aiderais à surmonter les deux dernières années de notre scolarité. L'an dernier, j'aurais peut-être joué le jeu. Mais c'était avant le drame horrible il y a deux mois, sur la plage. Avant Lola. Avant que mon intimité me devienne plus vitale que jamais.

Sois gentille. Les paroles de maman résonnent encore dans mes oreilles. Je serre les dents.

– Je suis certaine que les s'mores sont de purs délices, je déclare dans un soupir exagéré. Et tout ça m'a donné faim. Tu veux que je te montre où est le réfectoire ? On a largement le temps de manger un morceau avant la réunion d'accueil.

– Tu en es sûre ?

Elle ramasse son sac avec hésitation. Je l'ai peut-être échaudée avec le coup des s'mores. Elle bloque, examine la chambre.

– Tu viens ou quoi ? j'insiste.

Elle se mord la lèvre. Elle semble apeurée et j'en ai des frissons. *Qu'est-ce qu'elle a tant à craindre, elle ?*

– Quand tu es entrée, tu as dit un truc, reprend la nouvelle. Comme quoi cette chambre était maudite. Tu peux m'expliquer ?

Elle me fixe à présent du regard.

J'inspire à fond, m'efforce de ne rien laisser paraître. Pas envie de la mettre à l'aise. Je voudrais surtout qu'elle file.

– Oh, ça... Mme Abbott ne t'a rien dit ? La dernière fille à avoir occupé cette chambre est morte noyée.

CHAPITRE TROIS

Audrey

ALORS ÇA, C'EST MORBIDE. J'en frissonne. On reste quelques instants les yeux dans les yeux. Ma nouvelle coloc porte déjà son uniforme, avec un badge orné de la lettre P au revers de son blazer. Entre son teint bronzé, ses cheveux brun foncé coupés en un impeccable carré court et sa silhouette frêle, elle ne paie pas de mine de prime abord. Mais ses paroles sont de vrais coups de poing.

Et je n'ai pas du tout envie d'entendre parler de noyade.

– Tu sais quoi ? Je vais me débrouiller. Ça n'est jamais qu'une école, pas un escape game. À plus.

Ivy ne devait pas s'attendre à ça. Elle se crispe. Je n'ai jamais vu personne se figer comme ça. Mais très vite, elle hausse les épaules et réplique :

– Comme tu veux.

Je m'attends à ce qu'elle m'indique au moins la direction du réfectoire mais non, elle file sans un mot. J'inspire à fond. Sans m'en rendre compte, j'ai

écaillé mon vernis, et si je continue je vais carrément attaquer l'ongle. Je serre les poings. Je refuse de laisser cette fille – cette *école* – bousiller ma manucure.

En plus, ça ne doit pas être bien compliqué de s'y retrouver.

Il y a une serrure à l'ancienne dans la porte, en plus du lecteur de carte façon hôtel. Mais personne ne m'a pas donné de clé, du coup je cache mon ordi sous les draps et je ferme la lourde porte derrière moi. Et comme je ne sais pas m'orienter, je décide de refaire le trajet que Mme Abbott m'a fait prendre, mais en sens inverse.

J'espère vraiment que tout le monde ici n'est pas aussi désagréable qu'Ivy. J'ai l'habitude d'être populaire – je *veux* qu'on m'aime. Et je me sens déjà prête à essayer de gagner son amitié. Son sac est hyper vieux et abîmé ; j'en ai au moins trois à la maison que je pourrais lui offrir en remplacement...

Non, ça c'était l'ancienne Audrey. Celle qui se pliait toujours en quatre pour ses amis comme un maître yogi de l'amitié. Et qui finissait toujours par se contorsionner jusqu'à se faire mal. Pas question de recommencer.

Au moment où je débouche du couloir dans un autre grand hall, d'où des escaliers partent dans plusieurs directions, je me connecte à Snapchat pour envoyer un selfie à Lydia. Je pose appuyée contre la rampe en bois en essayant de cadrer au maximum le décor grandiose derrière moi – sans avoir l'air trop bête. J'ajoute une série de smileys « cœurs à la place des yeux », et j'envoie. Ma poitrine se comprime. Elle me manque tellement...

Enfin, ce qui me manque, c'est la Audrey et la Lydia que nous étions il y a six mois.

Avant que tout ne change.

Je secoue la tête. Je suis ici pour prendre un nouveau départ.

Des voix me parviennent soudain du rez-de-chaussée, ce qui signifie que d'autres élèves arrivent. Mon ventre se noue à l'idée de faire de nouvelles rencontres. Pourvu que ça se passe mieux qu'avec Ivy, ou bien les deux prochaines années seront particulièrement longues. Je jette un petit coup d'œil à mon reflet sur l'écran de mon téléphone. Mon maquillage a un peu coulé au coin des yeux. Je l'essuie de l'annulaire.

– Si l'intendante de ta résidence voit ça, tu vas avoir de gros problèmes.

La voix grave me fait sursauter et mon portable m'échappe. Je glapis – je n'arriverai pas à le rattraper à temps. Il rebondit sur les marches luisantes. Une fois, deux fois...

Et il s'arrête aux pieds du garçon qui m'a interrompue. Je me précipite dans l'escalier pour le récupérer, mes tongs clapotant sur les marches. Le garçon met un genou à terre, ramasse l'appareil puis me le tend avec une révérence.

– Votre iPhone, madame.

Sans même prendre le temps de constater s'il est canon ou pas (ma priorité, d'habitude), je lui arrache mon portable des mains en évitant son sourire moqueur.

Puis je m'écroule sur une marche en grognant. Un coin supérieur de l'écran est strié de fissures, l'une

d'elles court même jusqu'au bas. Je sais que c'est stupide, ça n'est jamais qu'un téléphone – et il me suffira d'un simple mail à papa pour le remplacer... pourtant je me mords la lèvre inférieure pour retenir mes larmes.

Le garçon s'assoit à côté de moi et dit :

– Sept mois de malheur.

Je roule des yeux.

– Pour les *miroirs*, pas les écrans de portable. Et puis c'est sept ans, non ?

– Pour les miroirs, oui. Un écran, c'est un miroir version numérique. Le temps passe plus vite.

Il marque une pause, attendant peut-être que je rigole ou que je réponde. Mais je suis toujours sous le choc.

– Je pourrais t'arranger ça, tu sais, reprend-il.

Là, il m'intéresse. Je me tourne vers lui. Eh bien il est canon : tignasse châtain, yeux couleur miel foncé, pommettes saillantes et menton ciselé. Il porte un jean, une chemise et le blazer de l'école – ce qui suffit à le rendre plus classe que tous les garçons de Géorgie avec qui j'ai pu sortir, qui ne possèdent jamais assez de bermudas amples et tee-shirts XXXL. Ses cils sont si longs qu'ils effleurent ses arcades sourcillières. Je lui souris.

– Vraiment ?

– Avec ceci, la nouvelle, tout est plus simple.

Il sort de sa poche un vieil iPhone avec une coque Pokémon.

– Prends-le. On n'aura qu'à changer la coque.

Je hausse un sourcil.

– Tu es un genre de dealer de téléphone ?

Il éclate de rire, ça résonne si fort dans le grand hall que je me crispe. Cette école ressemble à une église, alors c'est comme si son rire désacralisait les lieux. Mais ça ne l'émeut pas plus que ça, on dirait. Avec le temps, on finit peut-être par oser faire du bruit.

– Pas vraiment, réplique-t-il. Attends, je crois qu'on est partis du mauvais pied. Je m'appelle Theodore.

– Audrey, je lui dis en souriant.

– Ah, fait-il.

– Comment ça, « Ah » ?

Il rougit jusqu'à la racine des cheveux, ce que je trouve assez mignon.

– Tu es la nouvelle coloc d'Ivy.

– Alors tu la connais ?

– Qui ne la connaît pas ? répond Theodore en haussant les épaules.

Il a une petite moue et il ajoute :

– Cinquante livres pour le téléphone, ça marche ?

Il agite Pikachu sous mon nez.

Je me lève, soudain mal à l'aise. Pas question d'acheter un vieux téléphone pourri à ce mec. Mon iPhone cassé en bouclier, je lui réponds :

– C'est bon. Je garde le mien.

– Non, tu ne comprends pas. On a tous un...

– Ça va aller.

Je descends trois marches.

– Si tu changes d'avis tu me trouveras la plupart du temps dans la GSC.

Je hoche la tête. J'ignore ce qu'est la GSC. Tout ce que je veux, c'est me tirer d'ici. Je n'ai rencontré

que trois personnes à Illumen Hall, et elles m'ont toutes fait flipper. Ce n'est franchement pas ce à quoi je m'attendais.

Je dévale l'escalier et me retrouve au milieu d'un tsunami d'élèves qui entrent par une double porte.

Je jette un rapide coup d'œil en haut des marches, mais Theodore a déjà disparu. *Tant mieux*. Ma rupture avec Brendan est récente. Il m'a d'ailleurs laissé un message que je n'ai pas encore écouté...

Je secoue la tête, chasse l'image du beau gosse que je viens de rencontrer et celle du demi-dieu que j'ai laissé en Géorgie. Je suis censée repartir de zéro.

Finis les mélos avec les mecs.

Finies les copines pestes.

Et *surtout*, finies les noyades.

CHAPITRE QUATRE

Ivy

– **ON S’ASSOIT PAR LA GAUCHE**, jusqu’au premier rang...

D’un mouvement du bras, je désigne les sièges en bois situés à l’avant de la salle de réunion. Les élèves entrent en se bousculant ; on chuchote, on s’échange des ragots. Il y a comme de l’électricité dans l’air – le stress de la rentrée allié à l’excitation des nouveaux. Hormis ces derniers, tout le monde est plus sérieux que d’habitude. Surtout à cause de ce qu’il y a sur la scène. Ça suffit à faire taire les plus bavards.

Moi-même, je m’efforce de ne pas regarder, de rester concentrée sur ma mission.

Être préfète apporte plein d’avantages mais aussi pas mal de responsabilités à mourir d’ennui. Par exemple : superviser l’entrée des élèves dans la salle de réunion une fois par semaine. Je sais, je sais... Des êtres humains normalement constitués devraient être capables de s’asseoir dans l’ordre, non ? Eh bien il faut croire que non. Si on les laissait faire, ce serait le

chaos. C'est épuisant de regarder les nouveaux déambuler comme des moutons égarés. Être obligée de jouer les chiens de berger, ça vide toutes mes réserves d'enthousiasme en cette lugubre matinée.

Quand je recadre d'un bon claquement de doigts un petit qui joue à saute-mouton sur une chaise, Mme Abbott m'adresse un de ses fameux regards – ses yeux gris perçants se plissent, elle évalue ma maîtrise de la situation. Je lui renvoie un petit sourire – tout en charme et en flatterie – auquel elle répond en levant les yeux au ciel. Mme Abbott et moi avons des rapports très complexes. Je ne pense pas qu'elle apprécie le milieu d'où je viens – mais elle ne peut pas nier que j'ai mérité ma place à Illumen Hall. On se cherche un peu, comme des proches, mais d'une manière ou d'une autre je finis toujours par avoir gain de cause.

C'est assez drôle de regarder les sixièmes. Ils observent bouche bée la salle immense, les noms des représentants et ceux des préfets gravés en lettres d'or sur des panneaux d'acajou. Les listes remontent jusqu'au milieu du dix-huitième siècle. Mon nom apparaît dans la colonne de cette année, avec la mention « préfète ». Cependant, à la rubrique « représentante » de cette année, un autre brille par son absence. Et celui d'Araminta Pierce a pris sa place.

Le nom de Lola est en revanche imprimé sous un immense portrait projeté sur l'écran du fond. Même en noir et blanc, on voit qu'elle a le teint éclatant et le regard pétillant. Lola aurait détesté. Sur cette photo, elle est la perfection incarnée, jusqu'à la petite boucle blonde au-dessus de l'oreille. Mais en fin d'année sco-

laire, elle s'était rasé les côtés du crâne. Elle utilisait un khôl tellement noir que ses yeux bleu clair semblaient presque translucides. Et elle s'était fait tatouer la fameuse pie.

Tout le monde – même ses meilleures amies – en avait été choqué.

Sous la photo, on peut lire ces mots :

DOLORES RADCLIFFE

2003-2020

À JAMAIS DANS NOS CŒURS

J'ai du mal à respirer. Tout ça ne me paraît toujours pas réel. Au cours des années que j'ai passées dans cette école, nous n'avons pas vécu la moindre tragédie. Et encore moins de tragédie de cette ampleur.

Sur la scène, il y a aussi un chevalet recouvert d'un voile en velours rouge. Je m'attends presque à voir Lola surgir de dessous en riant, comme si tout ça n'était qu'une grosse farce.

Si elle était encore parmi nous, tout serait bien différent. Cette réunion serait légère et pas lugubre. Je l'aurais épaulée dans ses missions d'élève-représentante. Ça ne me dérangeait pas de lui apporter le café ou de l'aider pour ses devoirs car ça me permettait de passer du temps avec elle. Et qu'être vue avec Lola, ça boostait instantanément votre popularité. Elle possédait un charme fou. Elle était si belle au naturel que tout le monde ou presque craquait pour elle. Mais il n'y avait pas que cela. Elle était sincèrement chaleureuse et chacun de ses mots laissait son empreinte. Son rire vous faisait sourire à en avoir mal aux mâchoires. La

côtoyer, c'était un pur bonheur – un instant sur la plage à écouter les vagues, le sable entre les orteils et une bouteille de cidre frais à la main.

Tout semble tellement vide, sans elle.

Je me retourne, bats des cils et fais entrer les derniers élèves des niveaux supérieurs. Des semaines et des semaines – tout un été – se sont écoulées depuis la mort de Lola. Plein de couchers de soleil, de coups de foudre, de ruptures et d'averses tropicales *made in Kent*. Le temps ne s'arrête jamais.

J'éprouve une pointe de jalousie à voir ceux qui semblent s'être remis. Ceux qui échangent des sourires et se saluent comme s'il s'agissait d'une rentrée normale, comme si la mort ne les avait pas fracassés comme elle m'a fracassée, moi. Je m'étais juré d'essayer de commencer cette année sans trop me laisser affecter par son souvenir. Mais dès l'instant où j'ai aperçu le portrait de Lola, j'ai compris que c'était fichu.

Je m'installe au bout d'une rangée, à côté de Teddy – l'autre préfet de la résidence Helios, et mon copain. Enfin, plus ou moins. Il me presse délicatement la main. Je lui effleure les doigts mais ne lève pas les yeux vers lui. Je ne suis pas sûre que je supporterai son regard, et je ne tiens pas à craquer maintenant.

Des talons cliquettent sur les lattes en bois de l'estrade, et je ferme les yeux un instant.

Mme Abbott s'installe au micro. Araminta et le nouveau représentant, Xander Tamura, se tiennent à côté d'elle comme des gardes du corps. Un élève interprète *Stuff We Did* au piano. Le morceau – très

beau, très délicat – est tiré de *Là-haut*, un des films préférés de Lola. Je le joue depuis que je suis en âge de m’asseoir sur un tabouret de piano et je l’enseigne maintenant aux internes le week-end.

Teddy me chuchote à l’oreille :

– Tu ne l’as pas joué une fois en duo avec Clover, celui-là ? Tu t’en sortiras mieux que ce mec, je pense.

– Effectivement.

Je souris à l’évocation de Clover. Elle a deux ans de moins que moi, c’est ma novice. Je prends ce travail de tutrice très au sérieux. Clover doit être quelque part en coulisse, en train d’ajuster les lumières ou de tirer des câbles. Je parie qu’elle porte un tee-shirt orné d’un slogan vulgaire sous son blazer de l’école. Ne me demandez pas comment elle réussit à passer entre les gouttes, mais j’admire son cran. Tout le monde connaît Clover. Si des élèves manifestent au sujet de la quantité d’eau que gaspille l’école ou pour réclamer plus de légumes à la cantine, vous êtes sûrs de la trouver au premier rang avec une pancarte bien sentie et parfois même – quand il n’est pas sous clé dans son bureau – le mégaphone de Mme Abbott.

Nous sommes très différentes, Clover et moi – elle aime la méditation, la chorale et peut rester des jours sans se raser les aisselles et les jambes rien que pour prouver que les femmes n’ont pas à se plier aux diktats de la société. Clover, c’est simple : on l’aime ou on la déteste. Mais dans un cas comme dans l’autre, elle, elle s’en moque. J’admire la passion qu’elle met

dans tout ce qu'elle entreprend. Sur ce point-là, on se ressemble, et c'est ce qui nous a rapprochées.

La voix de Mme Abbott me tire de ma rêverie.

– Soyez tous les bienvenus à Illumen Hall. Je tiens avant tout à revenir sur le drame qui a frappé notre petite communauté : le décès de Dolores Radcliffe – ou Lola, comme vous étiez nombreux à l'appeler.

Mme Abbott danse d'un pied sur l'autre, sa voix chevrote.

– Je veux aussi profiter de cette occasion pour remercier ceux d'entre vous qui ont aidé la police en faisant une déposition, poursuit-elle. J'imagine que l'été a dû être particulièrement difficile pour plus d'un parmi vous.

Ça renifle dans l'assistance et on se passe des mouchoirs. Les meilleures copines de Lola, Jane et Heloise, sont pile à ma droite. Elles tentent de réprimer de gros sanglots en inspirant profondément et en se mouchant. Tout le monde adorait Lola. Elle avait le don de vous faire sentir chez vous dans cette école. Dans sa famille, on étudie à Illumen Hall depuis la création ou presque de l'institution, mais Lola ne s'en vantait jamais.

Elle avait vu un truc en moi. J'aurais du mal à expliquer notre relation. Je ne faisais pas partie de ses meilleures copines, pourtant je l'admirais et elle m'avait prise sous son aile. J'avais l'impression de la connaître – davantage peut-être que ses amis. La police a conclu à une « mort accidentelle » puisqu'elle n'avait pas laissé de mot pour ses proches. Sauf qu'on nous avait répété des milliers de fois qu'il ne fallait

pas se balader près du bord de la falaise – surtout la nuit. S’y rendre délibérément, s’approcher si près du bord... Le mot « suicide » a rapidement fait irruption dans toutes les têtes, d’autant qu’on ne connaît jamais les pensées noires que les gens cherchent à cacher.

Je me tiens si fermement les mains que j’ai la trace de mes ongles imprimée dans mes paumes. Le Dr Kinfeld ne serait pas ravie – je vais peut-être devoir prendre un nouveau rendez-vous avec elle, même si j’ai officiellement arrêté la thérapie.

– Il est certes important que nous fassions notre deuil, que nous apprenions à vivre avec ce manque et cette tristesse, mais tâchons aussi de nous rappeler que Dolores Radcliffe n’aurait pas voulu que nous associions son souvenir uniquement à des larmes. Car elle était une source de lumière et de beauté dans nos vies. C’est pourquoi j’ai l’immense plaisir d’annoncer que, avec le soutien de M. et Mme Radcliffe, les parents de Lola, nous avons décidé de rebaptiser la piscine de l’école en son honneur.

Un tonnerre d’applaudissements retentit quand Mme Abbott désigne les parents de Lola que j’aperçois alors, assis au premier rang. Mme Radcliffe porte encore ses habits noirs de deuil, mais avec une touche de rouge sous la forme d’une écharpe nouée à son cou. M. Radcliffe se tient à son côté, très solennel. Le grand frère de Lola, Patrick, est également présent. Je ne l’ai pas revu depuis qu’il est parti à la fac il y a quelques années. Il était représentant des élèves quand je suis arrivée à Illumen Hall, et *tout le monde* en pinçait pour lui. Les Radcliffe, c’était un

peu l'aristocratie de cet établissement. Les parents se sont même rencontrés à l'école.

Lola sera la seule de la famille à ne jamais en sortir diplômée.

– Nous allons également accrocher un superbe portrait de Dolores à l'entrée de la résidence Helios, où elle a passé tant de belles années. Si certains parmi vous souhaitent s'entretenir avec la psychologue de l'école, veuillez en référer à votre tuteur ou à moi directement. Nous sommes là pour vous aider, alors je vous en conjure, ne restez pas seuls dans votre souffrance.

Mme Abbott passe maintenant à la partie plus traditionnelle de son discours, celle qu'elle nous sert chaque année. J'éprouve tout de suite une sensation de réconfort. C'est le genre de détails qui font qu'Illumen Hall est une bulle. Un filet de sécurité. Je sens mes muscles se détendre. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point ces rappels de la mort de Lola m'avaient mise à cran.

– Je souhaite à présent accueillir nos nouveaux élèves ! Navrée que votre première journée commence ainsi, mais sachez qu'Illumen Hall vous accueille à bras ouverts, et que nous sommes tous ravis de vous avoir parmi nous...

À l'instant où Mme Abbott s'apprête à expliquer en quoi Illumen Hall est le lieu idéal pour apprendre et grandir, un *bang* retentissant éclate dans la salle – et le courant saute. La salle est plongée dans le noir. Les élèves poussent des exclamations étouffées – ou crient carrément.

– Du calme, je vous prie, lance Mme Abbott par-dessus le tumulte.

Sans micro, autant vouloir calmer un troupeau de gnous sur le point de charger. L'énergie monte dans la salle, une envie irrépressible de fuir, de bouger. Un courant d'air me balaie le visage, comme si quelqu'un avait ouvert une porte pour s'échapper.

Le noir dure trois secondes puis, avec un *pop*, la lumière revient.

– Désolé, tout le monde, lance une voix du fond de la salle.

On tourne tous la tête en même temps comme une assemblée de suricates : un agent d'entretien aux cheveux grisonnants s'essuie les mains à sa salopette bleu foncé.

– J'ai fait sauter un plomb. Mais c'est réparé.

– Rasseyez-vous, s'il vous plaît, reprend Mme Abbott, visiblement agacée.

Je n'aimerais pas être à la place de cet agent...

– Vous le savez tous, reprend-elle, l'école a engagé des travaux qui devraient être achevés sous peu. Nous ne sommes toutefois pas à l'abri de quelques... désagrément.

Mais le brouhaha repart dans l'assistance. Teddy me tapote l'épaule.

– C'est toi qui m'as passé ça ? me demande-t-il en montrant un flyer orange fluo.

– Non, enfin, je réplique en secouant la tête.

– Oh, toi aussi tu l'as eu, ajoute-t-il.

Je suis son regard. En effet, il y a bien un flyer posé sur mes cuisses. Un rectangle rose fluo qui n'était

Composé par Nord Compo
7, rue de Fives, 59650 Villeneuve-d'Ascq

Achévé d'imprimer en octobre 2020
par Normandie Roto Impression
Dépôt légal : octobre 2020
N° 146107-1 (0000000)

Imprimé en France